
3 1761 05728682 5

L'Archipel en fleurs

ADOLPHE RETTÉ

L'Archipel en fleurs

(*Portrait de l'auteur par* Léo Gausson)



PARIS
BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
31, rue Bonaparte, 31

1895

DU MÊME AUTEUR

Cloches en la Nuit, poème.
Thulé des Brumes, légende en prose.
Paradoxe sur l'amour, dialogue en prose.
Une belle dame passa, poème.
Réflexions sur l'Anarchie.

EN PRÉPARATION :

La forêt bruissante, poème.
La seule Nuit, légende moderne en prose.
Les Blessés, drame en vers.


août
1894



Préface

LE VERS LIBRE

Je voudrais ici, sans m'attarder à des questions de technique, telles que la succession ou l'entrecroisement des Rimes féminines et masculines, la Consonne d'appui obligatoire, l'Hiatus proscrit sous couleur d'euphonie et autres entraves un peu byzantines, exposer quelques notions simples à propos du vers libre. J'écarterai les problèmes de quantité et les considérations métaphysiques, et je ne parlerai que du rythme, prétendant qu'il suffit à rendre l'émotion lyrique et qu'il peut obtenir son maximum d'intensité dans des strophes comprenant un nombre variable de vers, ceux-ci étant formés d'un nombre variable de syllabes — au gré de l'individu-poète délivré des influences et des Règles.

I

Certes, il y a eu, selon les poétiques désormais périmées, de beaux poèmes, imprégnés d'émotion, savamment rythmés, mais peut-être n'en existe-t-il pas un seul qui ne contienne des vers faibles et des chevilles. Pourquoi ? Parce que les exigences de la Rime riche d'une part, la nécessité d'un nombre uniforme de syllabes d'autre part, nuisaient à la libre expansion du rythme. La Règle étouffait cet enfant fou, le vers, d'un carcan qui pour être en or et rehaussé de joailleries merveilleuses n'en était pas moins un carcan.

De là, les raffinements les plus extraordinaires : après la Rime riche, on a voulu la Rime rare ; et toutes les gentillesses exotiques imaginables s'implantèrent comme des panaches de roi nègre au derrière du pauvre Alexandrin. — De là, un étrange abus du Sonnet, dont on fit une sorte de monstre tour à tour tableau, statue, orfèvrerie, quinquaille, appelant cet éloge : « Comme c'est bien fait ! » — Ah ! le jour où ce gamin génial de Verlaine mit un sonnet la tête en bas ! ce jour-là, la première bombe éclata dans le temple de la Règle. Quelle débâcle de Parnassiens : les

uns en sont restés pétrifiés, les autres se sont réveillés journalistes... De là encore, une superstition et une erreur technique. La première, le vers « bien frappé », le vers proverbe, le vers qu'on répète, le vers que les critiques enchâssent dans la monture en chrysocale *de leurs articles et qui suffirait volontiers, selon eux, à jauger un poète. C'est un travers éminemment national. La seconde repose sur une assertion assez téméraire, à savoir que le vers appelle forcément un second vers rimant avec lui et sans lequel il ne peut être complet.*

On pourrait ajouter : de là le culte étrange voué par quelques-uns à l'Alexandrin devenu le type, le parangon, l'étalon, la Fleur sacrée auprès de laquelle les autres vers moins favorisés en syllabes ne sont que pariétaires et folles herbes.

Ce grand amour de l'Alexandrin s'explique : il était le vers qui renfermait le plus de syllabes. Resserrés par trop ailleurs, retenus aux octrois de la Rime vexatoire, traqués aux carrefours de la Succession Régulière, relevant des tribunaux de la Tradition, condamnés à la sportule du nombre réglementaire de syllabes, les poètes trouvaient par l'Alexandrin un simulacre de liberté.

L'Alexandrin peut être, il est vrai, un vers excellent : délivré de ses entraves, il s'accommode fort au récit et au dialogue dramatique, mais, en principe, il ne possède aucune supériorité rythmique ou autre sur les vers de mètres différents. Un bon Alexandrin vaut mieux qu'un mauvais vers de dix syllabes — et réciproquement. Rien de plus, car il n'existe pas d'Alexandrin idéal, passant dans les rêves des poètes, dieu suprême de l'Art, orchestre, mot synthétique, geste solennel résumant toutes les phrases et tous les poèmes, sorte de syllabe Om *dont certains parlent, les yeux en extase, la voix tremblante, avec des airs de Bouddha contemplant son nombril.*

Or, la seule unité rationnelle est la strophe et le seul guide pour le poète est le rythme, non pas un rythme appris, garrotté par mille règles que d'autres inventèrent, mais un rythme personnel, qu'il doit trouver en lui-même, *après avoir écarté les préjugés métaphysiques et culbuté les barrières que lui opposaient les Dictionnaires de Rimes et les Traités de Versification, les Arts poétiques et l'Autorité des Maîtres.*

II

Cependant, lorsque les Maîtres et les Aînés vous prêchent, selon une Science suffisante et en des termes gros de disciplulat, résumés par ce vers qui doit *être de Boileau, que :*

Pour savoir son métier, il faut l'avoir appris,

lorsqu'ils vous engagent à piocher les auteurs, écoutez-les — sous bénéfice d'inventaire. Ne prêtez qu'une oreille négligente aux conversations débordantes d'enthousiasme sur tel poète réputé mais défunt et généralement terminées par cette phrase : « C'est notre Précurseur à tous. » Ne protestez pas, gardez le silence, pensez à autre chose, faites mentalement quelques vers. Mais une fois rentré chez vous, prenez « l'auteur » à piocher, lisez-le tranquillement, sans vous inquiéter de chercher à la page tant « cette strophe où il y a un quatrain si remarquable, mais une rime si faible ; ce sonnet si stupéfiant de difficulté vaincue, beau comme un prince Hindou caparaçonné des gemmes les plus coruscantes de Lahore et de Bedjapour, et qui entre dans un Olympe de marbre tandis que hurlent des trompettes de Walküre. » Vous trouverez peut-être que ce sonnet amalgame bien des motifs de différen-

tes catégories ; peut-être le qualifierez-vous de rastaquouère sur le Parnasse — j'entends celui d'Apollon ; peut-être le trouverez-vous parfait et bien à sa place dans le livre. En tout cas, vous vous serez fait une opinion personnelle — libre.

Et puis si ces vers sont vraiment beaux, ils vous doreront l'âme d'une lueur d'aube : on ne lit jamais trop de beaux vers.

Quant à savoir son métier, oui, il faut le savoir et à fond, mais pas comme ils l'entendent.

III

Je voudrais rencontrer une brute, un être primitif et sensitif, frissonnant aux frissons de la forêt, rêveur à cause du murmure des roseaux frôlés par le vent aux rives des fleuves, illuminé d'un doux rire puéril aux querelles des oiseaux, heureux par la pureté du soleil qui se lève et surtout épris, sans le savoir, de quelque Eve apparue un soir de printemps, au lointain bleu d'une allée, enfuie depuis, Dieu sait vers quels saules. Et je voudrais qu'il eût le don du vers. Je lui dirais : « Mon frère, te voici venu tout seul,

tout ignorant, tout pauvre, dans un monde où l'isolement, l'ignorance et la pauvreté sont des caves froides et noires sur lesquelles la Matière repue a bâti son palais. Fatalement tu es voué à l'emprisonnement dans ces caves, en communion de misère avec une foule d'êtres dont les uns sont comme toi beaux et forts et gardent aux yeux une étincelle de la lumière perdue, dont les autres, nés dans le souterrain, du désir de deux misérables, sont rachitiques, lugubres, et ne roulent au fond de leurs yeux que la morne obscurité d'un désespoir séculaire. Là, si tes geôliers s'aperçoivent, par hasard, de la chanson florale que firent éclore en toi la forêt et les fleuves, les oiseaux et le soleil, et cette femme enfuie, ils te tireront quelquefois des ténèbres ; ils te revêtiront d'oripeaux bariolés et tu chanteras pour les divertir. Alors, comme tu es beau, les Hautes Dames te jetteront des bonbons et les Hauts Bandits te feront boire une coupe de vin. Seulement, on se fatiguera bientôt de ta chanson d'enfant, on la trouvera monotone et « par trop nature ». Parce que tu apportes, avec un pan du grand ciel bleu, l'âme des bois fleuris et sonores, parce que tu sens trop bon l'air libre dans ces lourdes sal-

les gorgées de parfums artificiels et qu'éclaire uniquement la morte clarté des lampes, tes Maîtres te prendront en haine ; ils t'enseveliront à jamais au plus profond de la cave sans espoir. Ou bien, supposant que tu seras un agréable valet, ils te poliront, ils te ponceront, ils te châtreront, ils te feront donner de l'Education. — Dans ce cas, tu es perdu : tu deviendras l'amuseur du Prêtre et du Mage, du Roi et de la Reine, du Capitaine des Gardes et du Trésorier, du Grand-Juge et du Propriétaire..... c'est-à-dire la chose *du Menteur et du Niais, du Soudard et du Voleur, du Prévaricateur et du Satisfait.*

« *Si par ta propre Volonté* — car tu possèdes la volonté — *tu échappes à la cave et à l'Education, tu te réfugieras dans le monde des poètes. C'est un pays étrange, où règnent le rêve, l'aurore boréale et le ciel étoilé. Les habitants s'isolent le plus possible les uns des autres, et s'efforcent de bâtir leur maison très différente et très éloignée de celle du voisin. Autour de cette maison, ils plantent un petit jardin, et ils jettent les hauts cris si quelqu'un, y avisant des fleurs qui lui plaisent pour leurs nuances et leur parfum, mais à son goût mal disposées, les loue en peu de termes*

tout en faisant ses réserves sur le style décoratif du jardin. Bien qu'ils s'évitent, en général, très soigneusement, comme ils ont tous plus ou moins reçu de l'Education, un penchant baroque les incite, certains jours, à se réunir pour exalter l'un d'entre eux. On vante ses fleurs et ses procédés de culture, on s'enquiert de sa méthode, on l'invite à promulguer des Règles, et, s'il a la faiblesse de céder à ces clameurs flatteuses, on le hisse sur un pavois et on le promène à travers le pays, en chantant à l'unisson des louanges imitées de son style — quitte à le laisser choir au fossé de la route s'il finit par se prendre au sérieux. Cela s'appelle : fonder une Ecole.

« Garde-toi des Ecoles, garde-toi des serres où un horticulteur abusé ou malin élève des fleurs quasi-artificielles, établit une Tradition — obtient des hybrides, des monstres. A chaque pas, tu les rencontreras, les serres !

« Il y a l'Ecole romane où l'on t'apprendrait à tisser des tapisseries avec de vieilles laines et des ors ternis, où l'on t'imposerait le respect des mythologies défraîchies — où tu deviendrais un néo-grec douteux et un graeculus *véritable.*

« Il y a l'école traditionnelle. On y défend

là Tradition, on y replante sur leur socle des statues avariées — effondrées. Surtout on y crie raca *à l'individualisme. Ce sont de braves gens qui cherchent la Toison d'Or sur le dos des moutons de Panurge.*

« *Il y a aussi les Catholiques. Tu les repousseras lors même qu'ils mettraient du génie à exalter le Dogme et l'ivresse mystique, car tu n'as pas besoin de Dogme, et ton mysticisme, tu le trouveras en toi, sans le secours des Images et des Bréviaires. Tu écarteras surtout ces autres Catholiques qui marient la Sainte Vierge avec Prométhée : ce sont des Tartarins au Mont-Salvat.*

« *Ensuite tu te heurteras à maints Symbolistes. Ils sont dangereux. Ils t'expliqueront qu'un poème doit avoir trois sens superposés, chaque sens étant représenté par l'unique symbole élu ; comme si tout vrai poète, de tout temps, n'avait pas érigé, par le fait même qu'il produisait une œuvre d'art, des symboles personnels sans s'inquiéter s'ils avaient trois sens ou vingt-quatre ! Ames chantournées, ils s'efforcent d'accumuler des voiles précieusement brodés autour d'un vide qu'ils baptisent Isis. Ne t'arrête pas à leurs boniments mystérieux, ne t'effraye pas à cause des airs initiés avec*

lesquels ils répètent le mot Symbole ; malgré leurs cris, déchire tranquillement les voiles ; dessous, neuf fois sur dix, tu ne trouveras rien.

« Enfin voici ceux qui cueillent les vers comme fleurs de nénuphar sur l'étang de leur cœur. Ils sont doux et bénins ; ils fondent en larmes sur eux-mêmes et sur autrui, ils maudissent la pensée. Et ils s'écrient :

Le soleil s'est couché derrière l'Institut.

« C'est peut-être traduire à miracle les aspirations d'un cœur néo-chrétien transporté parce que, las du ciel d'or, un vol gris de cigognes s'abattait sur une coupole assez laide. — Mais ce n'est pas un vers.

« Il existe beaucoup d'autres écoles ; il en naît tous les jours de nouvelles. Et tel est le besoin d'aller en troupe, de s'enquérir des Systèmes et des Procédés que l'Education développa chez les poètes, qu'ils perdent ou dilapident le plus pur de leur être, qu'ils étouffent la voix innée en eux pour psalmodier à l'imitation d'un Maître. Puis les Ecoles se querellent entre elles : on voit pousser comme chiendent les Manifestes et les Professions de Foi, les Préfaces augurales et les Déclarations au nom de l'Art.

« Cependant les autres, les Repus dans leurs palais qui craignent et qui haïssent les poètes autant qu'ils craignent et qu'ils haïssent leurs ensevelis, se réjouissent de ces dissensions. Ils rient aux coups et aux blessures et au fiel répandu ; ils se disent ; « Les poètes se chamaillent entre eux, ils nous laisseront tranquilles. »

Fuis, fuis donc tous ces cénacles bourdonnants, n'écoute même pas trop les conseils que je pourrais te donner. Moi aussi, j'ai subi l'Education, moi aussi j'ai prôné les Dogmes et suivi les Ecoles. Ne retiens de mes paroles que les notions simples, acceptées librement par ta conscience quand ta raison t'aura démontré qu'elles sont justes.

« Alors apprends ton métier, travaille, cherche ton *rythme aux empires profonds de ton âme, avec patience, avec acharnement. Sache qu'il est, ce rythme, changeant et multiforme, qu'aujourd'hui il veut chanter la mélopée de la forêt frémissante ou la cantilène des roseaux penchés aux rives des fleuves, que demain il sera l'ode d'amour parce que l'Eve revenue aura noué autour de ton cou ses bras frais comme des fleurs et sinueux comme des serpents ou bien l'hymne reconnaissant quand*

le pur baiser du soleil naissant lavera ton front des terreurs nocturnes. Et lorsque tu l'auras trouvé, lorsque tu auras écarté les Apparences et les Prestiges qui en défendent l'approche, il jaillira éperdu, en strophes heureuses et variées, où sonneront tous les timbres, où éclatera toute la vie.

« Car le rythme, c'est la vie elle-même. Va, suis-le, il est l'enfant nouveau qui dira ton âme à toi *et la dira librement, se moquant de la Rime riche et de la Rime rare, du nombre et de la quantité des syllabes et des choses « bien faites » et de tout cela qu'inventèrent les Maîtres et les Habiles. »*

IV

« Or, sais-tu ce qui arrivera ? — Tes frères les poètes te honniront.

« Plusieurs viendront et te diront : « Oui, mais Untel a su allier les audaces aujourd'hui *nécessaires avec le respect de la Tradition : ses vers libres sont déférents à l'Alexandrin. » D'autres te diront encore : « Moi, je pense*

qu'il ne faut pas dépasser douze syllabes ; vous êtes une exception à ne pas suivre ; le vers libre doit se limiter. »

« *Ah ! les pauvres êtres mi-partis ! Si tu m'en crois, tu leur riras au nez.*

« *Et puis, que t'importe : tu auras produit une œuvre, l'œuvre qu'une société* vraie *admettrait pour ta contribution au labeur commun, puisque tu auras créé de la vie à ton image. Tu seras un esprit libre usant librement d'un moyen personnel d'expression, hormis toute Education et toute Tradition* — tu feras ce que tu voudras. »



Prologue

Prologue

A Stuart Merrill.

L'AVENTURIER

QUELLE aube véhémente a chassé l'ombre froide :
Voici se nuer d'or les cimes dépouillées
Où s'attristait hier un chœur de Destinées —
Quelle aube véhémente a chassé l'ombre froide ?

Le palais dévalait au pied de la montagne,
Nul écho n'accueillait l'exil des voix antiques,
Des fantômes blafards flottaient sous les portiques —
Le palais s'écroulait au pied de la montagne.

Ce désert, ce silence et ces heures muettes
— Telles des vieilles lasses d'avoir trop vécu —
Le lierre conquérant du parvis jusqu'au faîte,
Le flambeau qui s'éteint d'un culte trop connu —
O silence, ô désert, ô ces heures muettes !..

Mais écoutez : tout vibre en l'aube véhémente :
Voici se nuer d'or les cîmes dépouillées ;
Où s'attristait hier un chœur de Destinées
Un dieu naît fraternel qui rayonne et qui chante.

Geste fauve envolé sur l'Orient prochain,
Sa chevelure en feu se déroule et sa main
M'appelle à conquérir des terres inconnues.

Je vous retrouve enfin vrais arômes niés
Et vierges floraisons qu'on disait défendues —
Evangile là-bas : tu m'invites — j'irai.

LE CHŒUR

Tant de rêves penchés sur cette âme fuyante :
C'est une eau pailletée ondoyant vers la nuit,
Q'en sera-t-il ?

LE CORYPHÉE

la mort et la cendre sanglante
D'un astre qui défaille à l'horizon terni.

LE CHŒUR

J'ai bien peur de la Nuit sur cette âme fuyante !

L'AVENTURIER

Au balancer très lent de barques radieuses
Je descendrai le fleuve ombré d'orme et d'yeuse.

LE CORYPHÉE

Chercher au loin, si vainement, ta route étrange !
Reste encore et t'endors en nos gramens fleuris.

LE CHŒUR

Ces enfants, groupez-les autour de son logis,
Chantez pour retenir et gardez qu'on dérange
Le divin vagabond sur le seuil accroupi.

LE CORYPHÉE

Quelqu'un vint avec lui qui n'est pas son bon ange.

L'AVENTURIER

Ah ! la ville étrangère et l'étrange pays...
Que me sont tes rumeurs, ô foule meurtrière,
Ne sais-je pas ton masque et que ton rire ment
Dont le dard, autrefois, a lésé ma misère ?
Vois-tu pas : j'ai sur moi, baptismal talisman,
Une clarté ravie aux lumières premières...
Laissez donc, je sais trop la chanson coutumière.

LE CORYPHÉE

O palais qu'ont pleuré l'insomnie et l'absence,
Salles où s'étiole un blanc songe d'antan,
Il outrage votre âme et la voue au silence.

L'AVENTURIER

Je suis le Voyageur dans l'espace et le temps.

LE CHŒUR

Viens à nous : le rêve puéril recommence
Et voudrait s'attarder aux rythmes de nos danses,
Puis ta route là-bas est si sombre pourtant.

L'AVENTURIER

Rendormez-vous éveils de rêves décevants :
Mon cœur est vers vos cris ô clairons d'aventure.

LE CHŒUR

Voici nos bois profonds et leurs fraîches feuillures,
Nos grands bois endormeurs où les sources câlines
Et les brises d'été marient en longs murmures
Les cuivres chaleureux aux flûtes cristallines :
Ils sont tiens et tes pas y guideront nos pas.

L'AVENTURIER

Le port est au Levant que m'indique mon frère
Qui marche dans mon ombre et me parle tout bas.

LE CHŒUR

La verveine et l'œillet parfument nos parterres
Et le jasmin nos murs, et tu les cueilleras.

L'AVENTURIER

Mon frère dit des mots scintillants de mystère
— Ah ! fols d'être sages, vous ne comprenez pas. —
Il dit : « Les passagers te hèlent sur le môle
Et montrent le vaisseau par le flux caressé,
Un nouveau pavillon claque dans les huniers,
Et ce sera bientôt — envolée vers quels pôles ! —
Une flamme de vie, effroi des mariniers ;
Viens : nos dieux sont vivants, tu verras les Thulés
Ainsi splendeurs lactées, surgir des brumes pâles
Et s'élancer des flots les Atlantides d'or. »
Séniles chuchoteurs de sentences banales,
Vous qui peinez courbés parmi vos maigres flores,
Vous, plaignant ma démence, aveugles, regardez :
Mes frères ont largué les amarres dernières
Et, prélude magique aux féeries espérées,
Une aube triomphale illumine la mer.

LE CHŒUR

Ironique mirage et mensonges d'Ailleurs,
Horizons crus rougir en collines pamprées !...
Tu souffriras l'écueil, la détresse et l'horreur
De heurter de ta proue des grèves désolées.

LE CORYPHÉE

Et, pour avoir ouvert leur froide sépulture,
Tu reviendras sans le secret de tes dieux morts.

L'AVENTURIER

O frissons d'infini, ô départs en l'aurore,
Le vent frais du matin chante dans les voilures,
Et vogueuse et joyeuse et joueuse aux flots bleus,
Mon âme est éperdue d'un vertige de cieux.



Armoiries d'Église

Les Enfants élus

à Louis Le Cardonnel.

Quelqu'un qu'on ne sait plus leur avait dit : « Partez,
Ma croix pour vous guider luira sur le chemin,
Que vive en votre cœur l'amour des cieux quittés. »
Ils allaient souriants et se donnant la main.

Ils virent les cités — granits sourds, sombres marbres, —
Les parcs où frémissaient des musiques sans nombre ;
Des couples les frôlaient qui cherchaient sous les arbres
L'emprise du silence et l'ivresse de l'ombre.

Des femmes s'arrêtaient et leur tendaient les bras,
Offrant des seins pareils aux fruits d'un doux verger,
Et l'air tiède embaumait la fraise et le lilas —
Mais ils baissaient les yeux et passaient sans parler.

Ils te connurent mer aux flots heureux qui roules
Des perles de soleil et des rêves d'étoiles,
Or, maîtrisant pour eux la traîtrise des houles,
Un vent voluptueux murmurait dans leurs voiles.

Des coraux tentateurs bordaient de noirs récifs,
Par les matins légers et par les nuits sereines,
Des rythmes languissaient et des appels lascifs —
Mais ils n'écoutaient pas la plainte des sirènes.

Plus tard, en des pays d'or fauve et de merveilles,
L'étirement pensif des tigres allongés
Parmi de larges fleurs aux corolles vermeilles
Sans les troubler, charma ces enfants étrangers.

Du seuil des temples on les huait ; des cortèges
De sectaires haineux s'attachaient à leurs pas
Et d'obliques fakirs faisaient des sortilèges —
Ils regardaient, naïfs, et ne comprenaient pas.

Le désert les garda longtemps, l'espace triste
Peuplé de visions, lourd comme une prison,
Des chacals affamés les suivaient à la piste,
Des mirages menteurs assiégeaient leur raison.

Leurrant leur soif ardente, avec des cris étranges,
Des voix les appelaient aux oasis maudits —
Mais autour d'eux, blancs défenseurs, volaient les anges
Et leur source d'eau claire était en paradis.

Au nord mystérieux, sous les bises malignes,
Ils sentirent le gel leur étreindre le cœur —
Mais les sachant élus et purs comme des cygnes,
La neige les vêtit d'hermine et de candeur.

Ainsi, parmi la vie insidieuse et folle,
Ils allaient confirmés en la promesse antique,
Ils répétaient tout bas la divine parole —

Et la croix, pour eux seuls, brillait au ciel mystique.

Parsifal au Mont Salvat

à Jules Le Bayon.

Aux bleus confins lointains d'un rêve immaculé,
Parsifal apparaît qui reconquit la Lance ;
L'aube baise ses mains et ses yeux étoilés
Reflètent à jamais l'ineffable Silence.

Un printemps éternel au Mont Salvat l'accueille
Epris de ces doux yeux où le Seigneur réside,
Ses cheveux sont un nimbe et la rose s'effeuille
Aux plis harmonieux de sa robe candide.

O lins fins éplorés ainsi que des prières
Autour d'un corps gracile imprégné de son Dieu,
Gloire des cheveux blonds frissonnant aux lumières
Qui dorment dans la paix mystique du Saint Lieu.

O symbole d'amour et de toute pitié,
Advenue adorable et qu'on n'espérait plus,
Devant ta charité très blanche et ta beauté
Les gardiens du Graal s'inclinent éperdus,

Kundry meurt pardonnée aux pieds de Parsifal
Son héros puéril qui sourit et bénit ;
Le Sang miraculeux brille dans le cristal
Et les tours de Klingsor s'écroulent vers la nuit.

Chanson d'Hiver

à Henri Degron.

Les gais rouets s'affairent dans la salle,
Notre Dame et ses sœurs filent pour les absents —
Château d'hiver et paix claustrale,
Les flammes du foyer dansent allègrement.

Trilles printaniers raillant la neige
Les gais rouets chantent à la ronde :
« Nos doux seigneurs guerroient de par le monde,
Qui pourrait mal à ceux qu'Amour protège ? »

O Dames, la folle bravade :
Des oiseaux de malheur s'abattent sur les toits...
Passent les jours, passent les mois —
Les Chevaliers sont morts à la Croisade.

Notre Dame file toute seule en la salle,
Ses sœurs sont au cimetière,
Ses cheveux lui font un blanc suaire —
Notre Dame s'endort toute seule en la salle...

Ecoute, écoute, ô fileuse assoupie :
Le vent s'éplore sous les porches,
Le vent de cette nuit a soufflé sur les torches,
On dirait du sang aux panoplies...

Ah ! le vent geint tout bas comme un enfant malade —
Les Chevaliers sont morts à la Croisade.

Vers dorés

à Alphonse Germain.

Ils contemplaient leurs idées
prendre des formes corporelles et se jouer confusément sur les tentures...

I

INUTILES étés épanchant leurs vignobles
Rutilants aux coteaux de sensualité —
Un peuple est là : sentir ; un songeur : voir ; un noble :
« Or des heaumes sanglants en rayons éclatés ! »

II

Au ciel paré de rêve et de mélancolie,
Ah ! plutôt toi, Virginités, ô voie lactée,
Astres ! décor fugace effarant ma folie
Où s'exalte la mort ardente des étés.

III

Mais un cor pleure, une forêt vibre et frissonne :
Ceci qui fut un songe oscille et s'évapore...
Et *Cela* devient fleur où ne vivait personne
Hormis l'âme d'argent du cor qui pleure encore —
Et Titania chante une chanson d'automne

IV

« Titania, quels cris s'égrènent un à un
Vers le lointain qui clame un sombre *Te Deum !*...
Voici des bois et des pavots et des parfums
Et le murmure sourd des madrigaux défunts... »
Or l'enfant caressait le mufle de Bottom.

V

« Je veux t'édifier une église farouche
Et pleine de sanglots pâmés vers tes autels,
O Belle qui retiens l'aurore sur ta bouche. »
Titania soupire aux échos fraternels.

VI

« Ma Triste, que n'es-tu la seule Floramye
Qui tente un Parsifal troublé dans sa candeur :
Le Réel te redoute et le Rêve t'envie —
Et ton âme est en deuil au seuil noir de ton cœur. »

VII

Un adieu flotte dans l'air vague et s'éternise...
Des pas précipités froissent les feuilles mortes...
Un souvenir est là, sur le seuil de l'église
Dont la Peur et la Nuit forcent toutes les portes.

VIII

O tout cet autrefois pourchassé par les loups
Qui rôdent affamés autour du souvenir
Du pâle souvenir dont le sort est jaloux...
« Mais les loups s'enfuiront en te voyant venir. »

IX

Autre décor ! — une eau se songe à jamais grise
Parmi des gazons noirs aux odeurs de tombeaux ;
La brume, çà et là, sinistrement s'irise
Où s'évague en silence un peuple de corbeaux.

X

Je braverai l'étang sournois, les nénuphars
Qui dorment *là* cerclés d'écume et de ferments
Et ces oiseaux muets dont les ailes s'effarent
A cause du mystère et du renoncement
De cette eau séculaire, ennuyée et bourbeuse

XI

« Et je te ravirai vers la rivière heureuse
Dont les flots sont pareils à des yeux attentifs,
Et qui baigne mes parcs tièdes et toujours verts ;
Et je te montrerai mes grands jets d'eau pervers
Elancés vers le ciel comme des lys lascifs... »

XII

Non : point de fleuves, plus de Seine, plus de Meuse ;
Sois la fleur solitaire en un lac ignoré :
Toi seule, enfant des vents adolescents, Rieuse
En horreur aux Elus et du Mal adorée...
« Pourrai-je te cueillir, corolle ténébreuse ?... »

XIII

« Immortel sacrilège éclos parmi des roses,
Si pourtant tu venais telle que je te crois :
Equivoque et semblable au songe d'Autrefois,
Si tu venais, ô toi que l'aube triste impose ?... »

Je tracerais dans l'air le signe de la croix.

Maison de Fous

à Dalibard.

DANS la maison d'automne on ne sait où,
— Fenêtres que des fenêtres prolongent —
Les Songes et les Mensonges
Vont et viennent comme des fous.

Celui-là — quel bouffon bariolé ! —
Rit et tourmente une mandore :
Plectre tordu, cordes faussées, notes tremblées...
Et ces yeux d'un qui s'endort !

Les bardanes de l'ennui
Se fanent en des serres de silence.
Tel s'est grisé d'un arôme d'ennui
Vers tes fleurs mornes, ô silence.

Essaim rose et vert d'abeilles,
Aux vitres le crépuscule s'élude —
Cet autre ouït des soleils
Sangloter de lassitude.

Et tous ceux-ci et tous ceux-là
Penchés vers les dalles des salles,
En quête de perles pâles
Et de trésors enfouis qu'ils ne trouveront pas...

O paresses d'automne, ô langueurs désolées,
Songes et Mensonges enlacés ! —
Est-ce un Futur, est-ce un Passé,
La maison triste — on ne sait où —
Qui détient tous ces fous ?...



Jeux sentimentaux

Fantôme

A Edouard Dubus.

O fantôme qui ris d'être et d'avoir été.
(Soir Trinitaire).

APAISEMENT, sommeil ample d'un crépuscule
Où s'érige en statue un songe de passé...
Le doux corps évoqué frissonne et se recule
Puis se mémore à peine en contours effacés.

Plaindras-tu, soir naissant, cette mienne mandore
Regrettant sa blancheur exquise et sa maigreur !...
Je la revois la fine aubépine que dore
Un soleil affolé d'insolite rousseur.

Ses yeux sombres, tantôt, seront la grande Nuit
Où palpite indécis un mensonge d'étoiles.
Je les cueille ses yeux et je sais quel ennui
Les fait amers comme un vent de mer — en des voiles !..

Ah ! reste là, très calme et telle qu'un doux cygne
Inclinant son silence aux douceurs d'un lac bleu,
Mais vienne Eros aussi qui, d'une flèche insigne,
Eclora vers ta neige une rose de feu.

Dédicaces pour le Paradoxe sur l'Amour

I

A Leon Deschamps.

FLEURS malignes, fleurs de flamme,
Les yeux fourbes de la femme
S'éjouissent, spoliateurs
Du sang figé de nos cœurs.

Flamme équivoque des lèvres,
Fleurs traîtresses des seins mièvres
Et tant de serments moqueurs
Ont pris dans leurs rets nos cœurs.

Voici bientôt tinter l'heure
Des prestiges et des leurres —
Ah ! saufs d'un charme menteur,
Tuer l'Amour et nos cœurs !

II

A Émile Meyer.

Les mauvais lys ont incliné leurs pistils roides
Vers le ventre poli de la vierge impollue ;
Des fleurs de male augure accusent l'ombre froide
Où glissent des serpents et des formes velues.

Pour avoir maudit ceux qu'elle ne peut toucher
La vierge est là, clouée au pal de châtiment,
Mais ses yeux embrumés et sa bouche qui ment
S'avèrent à jamais les fauteurs du Péché.

Or, célébrant farouchement la folle peine
Des enfants orgueilleux qui l'ont crucifiée,
Qu'elle soit notre Muse à la sourde fontaine
Où sanglote le sang des cœurs sacrifiés.

III

A Stuart Merrill.

Au nord, parmi la neige étrange et les glaciers,
L'Amour rigidement érige un flambeau clair,
Ses yeux bleus comme l'onde et froids comme l'acier
Reflètent la pudeur cruelle de l'éther.

Des cygnes à ses pieds agonisent blessés,
Fous d'extase impossible et d'ivresse idéale,
Et les astres du ciel semblent des pleurs versés
Sur un songe sanglant d'aurore boréale.

Le front serein, les yeux perdus aux profondeurs,
L'Amour est vierge et les dédaigne et les ignore :
Joyeux, le fol enfant où se gèlent les cœurs
S'enfuit vers le silence et vers le Nord encore.

IV

A Pierre Louys.

Pour avoir vu le rêve faux et les Florides
Où règne une chimère exquise et dangereuse,
Nos yeux s'étaient fermés et nous dormions — languides
A cause de Circé la mauvaise amoureuse.

Des sylphes malfaisants agitaient des pavots,
Les cieux étaient obscurs et les dieux étaient morts
Et, livrant leur carène à l'écume des flots,
Nos vaisseaux délaissés pourrissaient dans le port.

Mais folle fut la fée et vaines ses magies !
Un démon vint, nous apportant le fruit amer
Qui garde du mensonge et fait l'âme assagie —
Et, vainqueurs de l'Amour, nous allons sur la Mer.

V

A Louis de Saint-Jacques.

Parmi l'automne et parmi des fleurs pécheresses,
Vers un rêve adoré, vers un rêve abhorré,
Taché de sang, luisant d'une lueur traîtresse,
Ils inclinent leur âme et leur cœur lacéré.

Le rêve est femme et flamme d'orage et poison ;
Il offre ses seins blancs comme des lys perfides
Et son sexe où frémit une vierge toison —
Mais la Nuit et la Mort hantent ses yeux arides.

Ballade du Vent qui passe

VOTRE rire parfumé
Semble un œillet, votre grâce,
Un avril ensoleillé ;
Vos pieds que l'Aurore embrasse
Sur le gazon nouveau-né
Posent sans laisser de trace —
Pour votre fidélité,
Demandez au vent qui passe.

J'ignore la déité
Qui vous créa si fugace,
D'autant je suis attristé
Par vous, sur telle terrasse...
Pourtant vous m'avez aimé :
Hélas, tout casse, tout lasse —
Où sont-ils nos soirs d'été ? —
Demandez au vent qui passe.

Mais mon amour dédaigné
Comme un lierre vous enlace ;
Pourquoi cet air étonné ?
Rien ne meurt ni ne s'efface
Du songe d'un cœur brisé ;
Faut-il vous dire à voix basse
Qu'il vous crut la Vérité ? —
Demandez au vent qui passe.

ENVOI

Princesse votre beauté
Me ravit et me délasse :
Vos doux yeux m'ont enchanté ;
Demandez au vent qui passe !...

Impromptu

D'UNE aile frissonnante et comme d'autrefois,
Des cygnes caressaient notre âme ténébreuse —
Et notre âme devint toute une enfance heureuse
Dont les yeux de pudeur ont la fraîcheur des bois.

Un parfum vague errait ; les fleurs avaient des ailes
Pour monter jusqu'au ciel embrasser les étoiles —
Vers les flots caressés d'un murmure de voiles
S'abolissaient languissamment des chants d'oiselles.

Mais vint, parmi l'azur de l'espace pleurant
Une fuite mystérieuse de comètes,
Pareille à l'or obscur de farouches planètes,
Ta chevelure éparse aux grèves du couchant.

Des Yeux

O lac des Puretés où glisse avec lenteur,
Parmi le frisson blanc d'ombelles délicates
Et l'ombre glauque et l'or des flots adulateurs
Et la sérénité glaciale d'Hécate,
La barque de simplesse et de toute candeur.

O gracile unisson de nuit, de lune et d'eau,
Vagules mémorant des morts frêles de flûtes !
L'anse est loin du départ et ses rouges falots :
Vois : la rive en la brume assourdit ses volutes.

Ne cueille pas — contemple : aux moires du profond,
Il grandit une fleur si calme et sans parfum ;
Graal perpétué des Parsifal défunts
Dont se veut l'âme encore en molle oblation.

Mais l'air stagne pesant de lourdes pâmoisons :
Impétueusement, comme des chars de guerre
Et de fous étalons aux crinières d'éclairs,
Menace ! l'ouragan galope à l'horizon.

Par delà le vertige et par delà le rêve
— Halos vagues vibrant aux neiges du sillage —
Haut-flambe avec fureur qui clame et qui s'enlève
Le pourpre essor désappointé d'aigles d'orage...

Rions : l'adolescent qui s'esseule à la proue
Veille — et le vent farouche ne doit prévaloir
Et la barque alanguie en son doux nonchaloir
Ignore le souci des récifs et des boues.

Barque sillant très lentement l'eau musicale,
Barque berçant l'oubli des ivresses brutales,
— Grand-Rêve, beau pilote oriente tes voiles
Vers un ciel où fleurisse une enfance d'étoiles —
Lac de silence et de sommeil, lac radieux :
O la mansuétude aimante de ses yeux.

Chanson pour Hécate

Le soir doux, l'eau qui luit sous la lune,
L'odeur fraîche des bois et la brume
Bleue au loin sur les prés endormis...
On ne sait quels soupirs alanguis,
On ne sait quelle mélancolie,
Aux éclairs d'un orage lointain —
Folle plainte et murmure incertain
D'un passé que tu oublies.

Toi qui passes, toi qui pleures,
Belle aux yeux de nuit d'été,
Entends tinter l'heure ;
Celle-là même où nous avons été
Moi le Triste, toi l'Amante,
Toi l'Ingrate, moi l'Amant :
Couple qui souffre et qui ment,
Tous deux l'enfance méchante
A cause d'une chimère
Naguère.

Moi, ce passé, je ne veux l'oublier :
Cueillons ces fleurs à jamais enivrantes...
Voici tes yeux, je puis encore t'aimer
Et te vouer des vers et des guirlandes ;
Vois : le bois frais s'alanguit, la vesprée
Effeuille au loin des papillons de lune...
Donne tes yeux, toi que j'ai retrouvée
    Pâle dans la brume.

Toi qui passes, toi qui ris
    Du songe et des choses,
O ma Dame des pourpris
    Ma Dame des roses,
Fais silence ou parle bas :
    J'ai peur de la Vie ;
Sois triste et reste là-bas
    Aux fleurs que j'envie.

Le brouillard comme des voiles,
L'eau tranquille, les roseaux,
    Des reflets d'étoiles
Sur les feuilles des bouleaux...
La lune, grand reposoir
    Aux rêves nocturnes,
Des lys blancs penchant leurs urnes —
    La candeur du soir.

Sérénade sur la rivière

A Octave Uzanne

VERS le ciel d'or et d'ombre où dorment les étoiles,
Au bruit doux des roseaux, par l'ennui de la brise,
La cascade sanglote et mon âme se grise
De minuit, de nature et d'éoliennes voiles.

Rêve et laisse pleurer les rames sur les flots ;
La lune indolemment sommeille dans les fleurs,
La rive où les courlis apaisent leurs sanglots
Se pare de silence et de pâles vapeurs.

Viens près de moi, tais-toi puisque tu es la reine,
Lève tes yeux câlins vers les étoiles sœurs,
Ecoute ce chant grêle et mourant dont je meurs :
Le roucoulis de l'eau qui baise la carène.

Parmi les bois et les collines dentelées
Le vent s'attarde et rit et chasse les nuées...
Musique triste : ô voix des âmes envolées,
Musique sombre : ô rires finis en huées.

Attentive au tourment de la vague fuyeuse,
Abandonne au sillage une main paresseuse,
Que tes yeux soient le soir, que ton front soit la lune —
Que les heures d'argent s'égrènent une à une.

Tu es l'enfant, ta bouche aux ardentes cerises
Verse l'oubli du temps, du songe et de la vie ;
Moi je viens du souci morne et des cités grises —
Et je te trouve belle et je t'aime et t'envie.

Le soir vêtu d'or frêle effeuille ses rayons,
On dirait sur les flots un vol de papillons,
Les saules inclinés semblent des visions
Et les prés sont charmants où tintent des grillons.

Abordons : l'herbe est molle et sa pente propice
Qu'ombragent des bouleaux tristes comme des cierges :
Prends ces fleurs, viens à moi ; tu es l'impératrice
Qui passe et se souvient sous les étoiles vierges.

Chante — entends-tu chanter cette onde chuchoteuse ?
Aime selon le chœur des palombes prochaines...
Mais tes yeux sont distraits et tes levres menteuses
Et mes mains sur tes mains pèsent comme des chaînes.

Car ton désir a fui les bosquets détestés
Où vous vous embrasez, fières Virginités,
Astres, fruit radieux, grenades écrasées
Dont le sang d'or ruisselle à travers mes pensées...

Toi, ton âme et tes yeux vous reflétez le soir,
Moi, mon âme et mon cœur tremblent vers ta beauté...
O nous deux — et l'eau triste et cette fin d'été —
Si proches, si lointains, épris sans le savoir.

A l'Inconnue

LUI

La courtisane grecque et l'éphèbe latin,
Celui-là de Suburre et celle d'Ionie
Ont leur âme en tes yeux d'ivresse et d'ironie
Où frissonne un soir d'or plein de rêves éteints.

Voici les plaisirs morts qu'adorait ma folie,
Voici le désir mort et le froid du matin,
Rends-moi la nuit ardente et tes yeux incertains.

ELLE

Voici l'étoile morte et sa mélancolie....

LUI

Quelle vaine prière éparse sur ta bouche,
J'y sais des papillons parmi des prés fauchés —
Rends-moi l'ombre odorante et les baisers farouches,

Rends-moi tes bras charmants et frais comme des roses,
N'invoque pas le jour — les soleils sont couchés...

ELLE

La Mort nous a frôlés de ses ailes moroses.

A l'Inconnue

Vos yeux craignent mes yeux et leur rêve et la vie ?
Riez : voici des fleurs et des rêves meilleurs...
Quels oiseaux enfantins s'envolent vers ailleurs,
Fous de cette gaîté qui nous faisait envie ?

N'es-tu pas mon désir et ma belle folie ?
N'es-tu le chant léger qu'adore mon ennui ?
Pleure : voici la vie et l'envie et la nuit
Vers tes yeux de légende et de mélancolie.

Vous êtes une infante effeuillant des poèmes,
Regardez, l'aube est d'or et le printemps s'éveille —
Je te raconterai mon cœur et les merveilles
Qui pareront ton âme exquise si tu m'aimes.

Ne pleure ni ne ris : donne tes yeux charmants,
Profonds comme la mer, tristes comme la nuit
Et donne avec tes yeux ton âme — si tu mens,
J'y veux ensevelir ma peine et mon ennui.

D'après un portrait de femme

A Hugues Rebell

EN la nuit pâle aux étoiles de Mai
J'ai retrouvé les grands yeux de mon rêve —
L'air est très pur, très tiède et parfumé
Comme un jasmin vers ses mains frêles d'Eve.

L'ombre semble une église où passent des cortèges
De prêtres bleus tiarés de pierreries
Et voici sur l'autel aux lampes assoupies
L'image exquise et son doux sortilège...

Parmi des nuées d'or et des brumes nacrées
La Nuit s'enfuit trop brève au gré de mon ivresse,
Mais le portrait pensif me versait des caresses
Par l'éblouissement de l'aurore sacrée.

Sonnet perdu

A Adrien Remacle

Au balcon tout en fleurs les femmes accoudées
Dispersent vers le soir des lilas languissants,
Un amour nuptial les tourmente, Accordées
Qu'elles sont au désir d'ironiques Passants.

O seins trop caressés, ô ferveurs surannées,
Bouches, regards hagards et baisers enivrants
Jadis — et même hier — alors que les années
Chantaient pour célébrer leurs prestiges mourants.

Une nuit de parfums tremblera bientôt : rêves ?...
Non ! réalité pâle et douce de leurs mains
Epandant des clartés et des caresses brèves

Parmi le printemps triste et le couchant tout rouge
Dont le sang d'or palpite au détour des chemins
Où des peupliers fins l'ombre frissonne et bouge.

A Merci

Vous êtes une église aux voûtes de silence
Pleine d'encens mourants et de cierges éteints —
Je suis vers votre seuil un sanglant pèlerin
Amoureux du cilice et de la pénitence.

Vous êtes un pays paré de fleurs magiques
Lys bleuis où la lune alanguit ses pâleurs —
Je suis un roi banni dont l'ennui nostalgique
Vous poursuit follement en des philtres menteurs.

Vous êtes une nuit d'or sombre et de velours
Où s'exilent des chants de cloches de cristal —
Je suis l'infirme chassé d'un tiède hôpital
Et qui cherche la flamme où chauffer ses doigts gourds.

Vous êtes un parfum mélancolique et lent
Ame douce ravie à d'humides corolles —
Je suis l'Errant hagard, ivre — mais que console
Ce frais arôme éclos aux gloires du couchant.

O pays enchanté, nuit grave, église ombreuse
O parfum qui chantez des gammes lumineuses :
Devant tes yeux lointains par mon rêve habités,
Mes désirs sont tombés comme des foins fauchés.

Nocturne au parc

A Octave Uzanne

Le parc, que le printemps vêt de feuilles nouvelles,
S'ensommeille aux chansons qui passent dans la brise
Et des roses en fleurs, pareilles à des Belles,
Parfument les massifs dont la lune est éprise.

Avril tiède languit sous les lilas tremblants,
L'ombre est douce — oublieux des Hiers assassins,
Des couples enlacés se perdent à pas lents
Vers la charmille où l'eau songe dans les bassins.

Charmés de ce désir dont leur âme sanglote,
Ceux-ci vont inquiets, naïfs qu'Amour embrase —
La lune au ciel en feu semble une chrysoprase
Et la brise, une femme étrange qui chuchote.

Toi l'amante tu ris, toi l'amant tu te fies
Aux serments suscités par la nuit printanière,
Mais quel rêve joindra vos bouches ennemies ?
L'une se dit farouche et l'autre en prière.

Sois le faune et le fauve : étreins cette menteuse,
Ravis les yeux railleurs et le sein refusé...
Toi, folle, offre ta bouche où tremble le baiser :
Celle qui se soumet sera la plus heureuse.

Ivres d'un vin de soir, de fleurs et d infini,
Errez et mariez vos mains et vos paroles,
Que les astres pour vous luisent en auréoles
Car vous êtes les dieux que le grand Pan bénit.

O filles de la Lune, ô fils des Prométhées,
Demain vous reprendra vers la ville étrangère,
Mais qu'importent les jours sombres et les années :
Vous avez eu la vie avec la primevère ;

Vous êtes les infants d'Eros et les Elus
Que caresse et qu'exalte un Avril séducteur...
Le ciel s'étoile d'ors lointains et votre cœur
D'un souvenir tout imprégné de jamais plus.



Aquarelles et Tambourins

Une Chanson du Pauvre

à Léon Deschamps.

THULÉ des Brumes, par tes grèves,
C'est un Pauvre qui chante et rêve :

Un soir léger bleuit sous les sapins
Pareils à des Vieux taciturnes ;
Voici passer, portant des urnes,
Les vierges noires du Destin.
Quelqu'une suit, aux yeux trop doux,
Qui cueillit les fruits défendus
Gardés par des monstres jaloux :
La Folle des chemins perdus.

C'était naguère et c'est encor ce soir,
Une impératrice exilée.
— Voyez flotter par les allées
Des vapeurs vagues d'encensoirs. —
Cheveux où saignent des corolles,
Yeux trop purs, lèvres sans paroles,
Gestes d'une qui ne sait plus :
La Folle des chemins perdus.

Le soir frissonne sous les branches —
Elle erre pâle, en robe blanche,
Et les lis baisent ses pieds nus...
Yeux trop noirs, ô trop belle Dame,
C'est mon âme, dis-je, mon âme :
La Folle des chemins perdus.

Thulé

à Léon Maillard.

VOIS-TU, c'est un site de songe,
Celui que mon âme a choisi,
Une île bleue où s'assoupit
La chanson seule du Mensonge.

Entends les sapins gémissants
Y chuchoter des choses tristes
A l'unisson des flots dormants
D'un ruissel d'or et d'améthystes.

Palombes en chœurs décevants,
Palais où rêvent des enfants,
Pâle soleil qui s'emparesse,
Parfums doux comme des caresses,

Séjour de ma belle folie,
Empire de mélancolie,
Loin de la Vie et de la Ville,
C'est là mon Ile.

Tentations

à Louis Bourdery.

Aux vergers d'or dont les astres sont les abeilles,
La Nuit me dédia ses pleurs et ses murmures
Et des anges rusés m'offrirent des corbeilles
Où riaient des raisins et des grenades mûres.

Terrasses de Baal ! ô Carthage lubrique :
Salammbo vint — Elle et son cistre douloureux —
Et Cypris m'appela vers la rive ionique...

Le Cygne du Graal sanglotait dans les cieux.

Eden naquit et le serpent — belle de songe,
Eve était là dans la blondeur des matins frais —
Tous mes désirs volaient avec des cris d'orfraies...

Titania parut conjurant ces mensonges.

Mais je veux sommeiller au sein de Gautâma :
Boudha sourit, le doux Seigneur des crépuscules ;
Toutes les déités s'effacent, je recule
Au temps du lotus bleu qui flotte sur l'Atma.

Anadyomène

Mes goëlands altiers envolés sur la mer
Trempaient leur aile pâle en l'écume des vagues,
Et vers toi mon rêve, à travers le vent amer,
Sanglotait pour avoir adoré tes yeux vagues.

L'aurore en fleurs et les printemps de la Floride
Ont parfumé les flots qui te sacrent divine,
Anadyomène, radieuse Océanide
Dont les yeux dorment, lourds d'une ivresse divine.

La mer était harmonieuse et toi, sa fille,
Tu vins tressant des lys mollement inclinés ;
Le soleil s'exilait tel un roi détrôné —
Mais la mer souriait comme une jeune fille.

Or tes yeux — songes d'or, d'ombre et de volupté —
Reflétèrent la mer et le soleil saignant :
Farouche, tu régnais sur mes soirs frémissants,
Vénus Anadyomène, immense Volupté !

Sensations

à Yvanhoë Rambosson.

N'EST-CE pas, crois-tu pas, ce soir,
Que les choses semblent étranges ?
Le vent, il vole comme un ange,
Et les lumières ont l'air d'être des reposoirs.

Nos idées, on dirait des bulles
D'une nuance qu'on ne pourrait plus languissante,
Nos idées suivent les belles passantes,
Pour leurs doux yeux dont l'âme est une libellule.

Sur nos lèvres la rosée a des fraîcheurs de fraises,
Les arbres vieux du vieux jardin
Essayent une toujours même cantilène
Et puis se taisent,
Et l'arôme qui flotte au parterre lointain
Nous apporte un encens d'églises très anciennes.

La cantilène commencée que nul n'achève,
L'air embaumé d'un parfum tremblotant
Nous font, ce soir, doucement somnolents —
Et ce battement d'aile autour de notre rêve !

Chanson pour la Dame de la Mer

à Madame Jeanne Remacle.

CLAPOTIS, cris de mouettes,
L'air tout en argent léger —
Le Ciel du Soir est frangé
D'une bande violette ;
Voiles pâles sur la mer,
Cloches loin égrenant l'heure —
Ce qui prie et ce qui pleure
A travers le vent amer.

Le vent fouette le flot sombre...
Un falot luit puis s'efface —
On dirait qu'un ange passe
Parmi les fleurs d'or de l'ombre ;
L'heure tombe désolée,
Ecoutez gémir la mer...
O mouettes envolées
A travers le vent amer.

Ce soir de la mi-été,
La Dame regarde et rêve ;
La fée errante des grèves
Lui raconte sa beauté...
Songe vain, vaines paroles :
Voyez là-bas, sur la mer,
Une âme qui s'enfuit folle
A travers le vent amer.

Le Volt

à Camille Lemonnier.

Le souriant décor issu d'un songe frêle
Va monter et s'éperdre aux cieux du Boudha seul,
Imprégné du parfum de l'antique asphodèle,
Sauf du noir Léthé d'Etre et du sombre linceul.

Tel épris de la fuite lascive des formes
— Danse ininterrompue au parc des Floramyes —
S'éperdre légendaire et rêver la réforme
Du vieil instinct châtré par la regle ennemie.

C'est nous : impatients de jeter au creuset
La gangue qu'un feu pur implique et sollicite :
Glorieuse alchimie où le moule étreindrait
Le joyau non taré de quelque âme insolite.

Acceptant le rayon qu'un astre vierge offrait
Rieuse du mépris des comparses acerbes
Si notre Idée encor veut se fondre aux ors vrais,
Des bouillonnements blêmes tu jailliras — Verbe.



POUR LE TOMBEAU

de Léon Cladel

à Madame Léon Cladel.

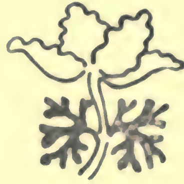
LES oiseaux familiers, les feuillages mouvants,
La fraîcheur verte de la terrasse et les vents
Qui naquirent heureux, aux doux Pays des Chênes
Lui chantaient, tout le jour, les ivresses prochaines.

Il sut la vie et la torture épouvantante
Du rêve qui s'enfuit après s'être montré —
Mais vaincu par l'extase obstinée et l'attente
Le rêve revenait comme un tigre dompté.

Il vécut dans un songe immense et parfumé ;
Les larmes de l'Automne et les rires de Mai
Lui vouaient, tour à tour, leur âme heureuse ou sombre —
Tout à coup, l'Ange noir lui fit signe dans l'ombre.

O Maître envole-toi vers le profond des cieux
Où les maîtres maudits et divins te réclament,
Pénètre dans la gloire ineffable qu'acclament
Les accents triomphaux des aigles radieux.

Nous avons épandu pour toi dans la lumière
Qui parait d'or léger la colline dernière,
Des roses, des lilas, des lauriers immortels...
Et les Forts et les Dieux souriaient fraternels.



Petit-jour

In Memoriam

à Louis de Saint-Jacques.

« Au temps du gazouillis des feuilles, en Avril... »
STUART MERRILL.

REINE en l'île indécise et mièvre, au loin des flots
Où résident le charme et les vieilles merveilles
Et l'illusion grêle agitant ses grelots,
Ma jeunesse s'éveille et me parle à l'oreille :

« Tu te souviens : les bosquets frais et ces Avrils
Etonnés aux muguets et s'attardant aux lys,
Quand les fourrés cachaient Eucharis en péril
Tandis que s'effaraient des fuites de courlis ?... »

Et moi je lui réponds : « T'enivrant des verveines
Dont s'embaume le soir incisif et charmant,
Tu offrais, parmi des floraisons souveraines,
Le fruit mystérieux de ta bouche qui ment ;

Tu posais sur mon front tes doigts frêles : opales,
Fleurs captieuses, fleurs aux pollens ingénus
Que lisse et qu'illumine un baiser d'Hespérus —
Et le vent chuchotait sous les feuillages pâles.

Tout était allégresse innocente : les tombes,
Vers le calme calvaire où le jasmin retombe
Paisibles, se paraient de lierre et de pervenches —
Et la Mort souriait au sein des roses blanches —

Elle

Quelle neige aux pommiers et quelle renaissance
De rêves rénovés en chansons de printemps !
Et les couchants et leur adieu : sourde luisance
Où s'évague le flux des fantômes latents.

Alors, fille des bois et des sources soyeuses,
La nymphe rougissante aux frissons des lilas
Fuyait sous le lacis des sapins et des yeuses
Et le gazon lascif caressait ses pieds las.

L'aube exquise éployait son écharpe rosée,
Une larme tremblait dans les yeux de Vénus,
Et, vers l'onde, les prés où frémit la rosée
Inclinaient leur paresse et leurs Narcisses nus.

Des chevreaux suspendus aux vignes purpurines
Se grisaient de bourgeons et de sèves joyeuses,
Des saules soupiraient ; et les vagues marines
Berçaient des poissons d'or et des algues fuyeuses.

Mais toi, cueillant mes yeux ainsi que des pensées,
— Velours sombre où sommeille un désir de péché —
Tu me montrais vers les pourpris effarouchés
Les Vierges de Lesbos l'une à l'autre enlacées.

MOI

Mon cœur était comme un soleil sur un domaine
Magnifique où flamboie un brasier de glaïeuls,
Où l'amour éclatant avec le jour ramène
Des querelles d'éphèbe et des songes d'aïeuls.

ELLE

Ton âme alors était un ciel : rideaux de flamme
Odorante et ravie aux guirlandes de Mai,
Unissant Bételgeuse à Sirius pâmé —
Ton âme était première et semblait une femme.

Puis les amis et les vins frais et le portique
Où les vieillards parlaient de choses accomplies,
Et les troupeaux épars dans le soir pacifique,
Et le lac étalant sa traîtresse accalmie.

Le lac ! il miroitait d'aube et de quiétude,
Et dans le bleu morbide et languide de l'eau
Reflétant sa maigreur et sa désuétude,
Mourait indolemment la pâleur d'un bouleau.

Mais pourquoi détourner tes regards ? pourquoi taire
L'essaim joyeux qui veut butiner sur tes lèvres ?
En t'offrant ce printemps et ces fleurs de la terre,
N'ai-je vaincu le songe et ses mauvaises fièvres ?

MOI

Je suis triste, j'ai peur, et mon âme recule
Devant tes seins légers et devant ta gaîté,
Car j'entends sangloter de toute éternité
Ce Christ rouge qui saigne au bord du crépuscule.

La Révolte des Lys

à Louis de Saint-Jacques.

Tout : la frondaison jeune et les fraîches fontaines,
Les Psyché, les Laïs et la lune qui ment
Semblaient s'évaporer et se fondre, lointaines,
En un frêle décor équivoque et charmant....
Et leur pâleur pareille à la pâleur des lys.

Amour, baisers, frissons et caresses — délices
Par la folle splendeur d'un renouveau nocturne —
Psyché penchait le front, la naïade son urne...
Et de mornes clartés descendaient sur les lys.

Or les arbres en fleurs et les étoiles neuves
Et les pourpris peuplés d'oiseaux mélodieux
Chantaient la cantilène éparse aux lointains bleus.
Mais des formes passaient sombres comme des veuves...
Et les lys recueillaient des larmes de rosée.

O la terre sinistre et les fleurs épuisées,
O la vaine splendeur d'un renouveau nocturne :
Psyché fermait ses yeux, la naïade son urne...
Et de frêles pollens volaient du sein des lys,

Parfums défunts... la nuit radotant son ennui
La flore empoisonnée et le sol épuisé....
Et les lys refermaient leur calice lassé.

Mais un vent révolté chasse l'ombre incertaine :
Fuyez, prestiges noirs et charmes de la nuit :
Voici le petit jour rouge au bout de la plaine....

Les lys seront de pourpre au matin radieux.

A Victor Hugo [1]

Ils disaient ces passants que l'ombre sollicite :
« Nous bâtissons un mur autour de l'horizon
Et, vainqueurs d'un soleil dont la splendeur irrite,
Nous mettons à jamais l'Idéal en prison
Car le Rêve est mensonge et la Vie est ornière. »
Et comme des enfants encor mal éveillés
Demandaient : « Fait-il jour ? où donc est la lumière ? »
Ces hommes positifs répondaient : « Travaillez. »

Les ans coulent très lents et la nuit s'accumule
Sur la ville immobile et sur les champs muets,
Et la bise et l'hiver fouaillent de leurs fouets
Quiconque ose chanter et quiconque turbule ;
Une brume farouche étend au loin ses voiles —
Et l'on n'a pas permis de briller aux étoiles...

Les enfants résignés peinent — mais quelques fous
Qu'indigne le sanglot lugubre des hiboux
Et qui sentent du feu grésiller dans leurs moëlles
Toisent le mur énorme et lourd comme un remord
Et vont se répétant : « Le soleil n'est pas mort. »

---

(1) Ce poème fut récité par l'auteur au banquet du 17 juin 1893 où l'on fêta la publication de *Toute la Lyre*.

Tout à coup le mur croule — une rumeur immense
Vole... et les quatre vents de l'espace, joyeux,
Dispersent les hiboux, la nuit et sa démence.
Blessés d'une clarté nouvelle, soucieux,
Les geôliers effarés disent : « Il recommence ! »
Mais les enfants les voient et crient : « Qui sont ces vieux ? »

L'aube est d'or, le ciel bleu, l'air léger comme un rire
De femme belle, ivre de vie et d'insouci,
Une flore triomphale éclate et voici
Qu'au soleil éternel chante *Toute la Lyre*.



La petite Lia

Nocturne

La vie effervescente, avec des cris farouches
Obsède l'exil noir de ce cœur dévasté,
Un coup, encore un coup et des mots chuchotés —
Et la tentation des lèvres sur ma bouche.

La vie est là, voix invitantes, mains caressantes
Et sa marotte et le grésil des grelots fous,
Eprise d'implanter le désir comme un clou
Barbelé dans ce cœur qui tremble et s'épouvante.

O vastitude où gronde un orgue de grands vents,
La vie a dispersé mes escadres de rêves;
Elle a repris mon cœur et le frappe et l'achève
Du fouet têtu d'un flot qu'elle teinte de sang.

Rejeter les fleurs neuves que la vie apporte ?
Eluder le secret de leur réalité ?
Mon cœur a soif enfin de ce vin parfumé —
Mais quel geste effaré d'un qui défend sa porte !...

J'entends battre la vie comme une lourde horloge :
Au doux passé vainqueur la porte est close en vain,
— O feintise d'un roi détrôné qui déroge ! —
Va, tu le sais, mon cœur, tu l'ouvriras demain —

Qu'importe ! c'est la vie : vertiges triomphaux :
La volupté sereine allume ses fanaux,
Et mon cœur se mémore éperdu vers vos cils
Chers yeux d'ombre et de ciel où frissonne un avril.

Envoi

La vie te soit propice, ô mon enfant qui dors
Loin de mon cœur souffrant tant c'était grand'pitié
Tout cet orgueil à faux dont nous avons saigné —
La vie te soit clémente, ô mon enfant qui dors.

Essaims de frelons d'or essorés en étoiles
Mes désirs chanteront autour de ton sommeil —
Car Demain, c'est l'Isis d'amour qui se dévoile...

Demain viendra pareil à nos jours de soleil
Naguère, quand mon cœur gonflé comme une voile
Se mourait sur ton cœur en longs sanglots vermeils.

Ah ! la vie est bonne qui donne cette ivresse ;
Demain nous appartient et tu seras l'amante,
Et mes bras caressants berceront ta faiblesse.

Dors — et toi Nuit heureuse et vous, nuées errantes,
Souffles qui murmurez sous les ramures frêles,
Emportez mes baisers inapaisés vers elle.

Aubade

La porte s'entr'ouvrait aux rires d'un avril
Affolé du baiser rose des amandiers
Et nous étions tous deux le couple puéril
Qu'alanguit l'or léger des soleils printaniers.

Dans les lilas et dans les glycines en fleur,
Il palpitait, il pépiait des nids d'oiselles;
L'aube mêlait pour nous des rires à ses pleurs
Et tes yeux étaient ceux qui te font la plus belle !

On a fermé la porte et tes yeux se sont clos,
Nous avons sommeillé pendant beaucoup d'années...
Les oiseaux amoureux apaisaient leurs sanglots
Et le songe effeuillait des corolles fanées.

Pourtant autour de ce sommeil j'entends les jours
Pleurer indolemment une plainte d'automne,
Ma Douce éveille-toi, souris et ne t'étonne :
Nous saurons bien si nos oiseaux chantent toujours.



Cris de Guerre

Songe

A Emile Portal.

I

Si parfois, délaissant la ville et sa folie,
Mon rêve se souvient des paresses passées,
Je revois l'Ile grise où ma mélancolie
Languissait dans la brume et tressait mes pensées
En soucis pour le front de reines trépassées.

Ce pays fabuleux que mon rêve a rêvé
Se lève aux grèves d'or d'une nuit décevante :
Fou, je me réjouis du pays retrouvé
Vers le palais où la Circé m'appelle et chante
Un chant d'un charme faux, morbide et dépravé.

Mais je sais conjurer la molle enchanteresse :
Les pourceaux que je fus je les chasse ; mon âme
Curieuse d'amour et de saines caresses
S'ouvre comme un calice au désir qui me presse
Et contemple la vie avec des yeux de flamme.

Je ris, je suis l'éphèbe et le prince de Mai,
Je cueille des glaïeuls, des fraises ou des lèvres,
J'étoile de mes vers l'ombre et le sein pâmé
De la Belle par qui, brûlé des bonnes fièvres,
Je goûte le Printemps comme un fruit parfumé.

Puis encor, m'amusant d'une flûte assourdie,
Je longe la rivière où les roseaux jaseurs
M'accueillent d'un murmure câlin ; je dédie
Une ode à la naïade et, lui jetant des fleurs,
Je la nomme ma sœur — et la prends pour amie

II

Songe charmant : ma nuit en est tout occupée...
Quand l'aurore, pareille à des brasiers de roses,
Embrase mes rideaux et luit sur mon épée,
Je m'arme : soulevé contre les sots moroses
Qui radotent de règle ou de lois qu'on impose,
Je sonne la révolte et je brandis l'Idée
Pour la libre bataille et la libre épopée !...

Orgueil

A Edouard Mazeret.

Ils disaient : « Sa parole épouvante les cygnes
Qui dorment paresseux sur nos pâles rivières ;
Il raille les croyants et se rit des prières,
Etant le vigneron de la mauvaise vigne. »

Or l'espoir tombe en moi comme une bonne graine
Faite pour réjouir les prés et les colombes —
Je pardonne à leur peine et j'ignore la haine
Qu'ils ont contre ceux-là qui méprisent les tombes.

J'ai chassé la nuit morne où régnait leur envie,
J'ai conquis le jour vrai que craignaient leurs vertiges :
Voici: je suis le Pauvre et j'apporte la Vie
Sauve des dieux menteurs des rois et des prestiges.

Tout l'autrefois n'est plus qu'un songe décevant,
Un monde désormais fugace et dérisoire :
Je connais la révolte heureuse et la victoire
Et l'avenir en moi luit comme un diamant.

Le ciel harmonieux où tremblent des étoiles
M'a livré le secret de sa sérénité ;
Mon cœur est le printemps et mon désir, l'été,
Mon âme, un océan où palpitent des voiles ;

Des voiles en péril de tempêtes aveugles ?
Des barques de clarté qui luiront si tu beugles
O vent froid d'aujourd'hui — ô toi réalité...
Car aujourd'hui n'est plus qu'ombre et que vétusté.

Ils disaient : « Nous vivons insoucieux des choses,
Avril nous prodigua l'odeur de ses lilas
Et les muguets légers éclosent sous nos pas :
Rions aux tapis frais que leur candeur dispose. »

Je réponds : cet avril ne m'a rien prodigué ;
Ses soirs étaient l'Idole et ses aubes le gué
Périlleux où piétine un troupeau de moutons —
J'ai brisé ses liens de vaines floraisons.

Voici, je suis l'enfant : j'apporte le grand soir ;
Le crépuscule a mis ses roses dans mes mains
Et le ciel fraternel éclaire mon chemin
D'astres épanouis aux splendeurs d'ostensoirs.

Voici, menant mon âme ainsi qu'une brebis
Docile qui s'abreuve aux sources inconnues,
Je vais vers les levants rouges et les pourpris
Où la libre Beauté semble une femme nue.

Triomphale

A Jean Grave

Pour moi, la terre sainte, c'est l'univers entier.
P. P.

I

Ils allaient, épandant la parole féconde,
Les Simples se levaient à leur voix et les Doux
Epris de la clarté qu'ils faisaient sur le monde
Les suivaient — les Puissants disaient : « Ce sont des fous. »

L'avenir radieux s'annonçait par leur bouche,
Aux Tristes, ils montraient la vie et sa beauté,
Aux Souffrants engourdis en leur ennui farouche,
Ils versaient, fraternels, un vin de liberté.

Fervents, ils répétaient : « Venez, les temps sont proches,
Voici les biens de tous à tous seront rendus. »
Aux riches qui riaient et raillaient leurs reproches,
Ils criaient : « O cœurs durs vous vous êtes perdus ! »

Des esclaves payés les insultaient, des prêtres
Ressuscitaient contre eux l'ombre et les dieux détruits,
Calmes, les yeux dorés d'aube, eux disaient : « Vos maîtres
Sont des arbres pourris et vous êtes leurs fruits : »

Souvent, aux carrefours, ils enseignaient les hommes,
Ils consolaient le faible, ils guérissaient l'impur ;
Le juste les aimait car ils chantaient : « Nous sommes
Une touffe de fleurs aux fentes d'un vieux mur ;

Le mur s'écroulera, nous écrasant sans doute
Mais l'Idée a vaincu qu'on nommait : « Ce poison. »
Déjà le blé des Forts germe sur notre route,
Déjà le jour promis embrase l'horizon.

Les Princes de l'erreur, les Voleurs de la terre
Fouaillent de leurs fouets l'humble et l'obéissant,
Les sanglots de la faim les soûlent — pour leur plaire,
Des scribes ont trempé leur plume dans le sang.

Qu'importent leurs bouffons, leurs lois et leurs mensonges,
Qu'importent leur colère et leur iniquité :
Ils sont la Barbarie ivre d'un affreux songe,
Nous sommes les Passants de bonne volonté. »

II

Alors, pour conjurer l'Idée et ses apôtres,
Les Riches aux préteurs prodiguèrent de l'or
Et ces rouges bandits, devant qui tu te vautres
Lâcheté des Heureux, décrétèrent leur mort.

Ceux qui vont brandissant le glaive avec la lance
Les tuèrent, joyeux d'un facile carnage,
Et les Pharisiens déploraient leur démence
Et les serfs et les rois leur crachaient au visage.

Afin que le rapace eût sa part de ces fêtes,
On dépeça leurs corps, on dispersa leurs os,
Aux portes des palais on exposa leurs têtes —
Mais des Pauvres veillaient qui chassaient les corbeaux.

Et toujours, confirmant la parole féconde,
On voyait se lever les Simples et les Doux
Et le matin vengeur grandissait sur le monde
Et les Puissants tombaient au geste de ces fous.

III

O Sages qui portez la Vérité sans voiles,
Vous qu'outragent la haine ou l'infâme pitié,
O Martyrs qui marchez le front dans les étoiles,
Pour vous la terre sainte est l'univers entier.



Epilogue

Epilogue

A Emile Meyer.

La terre douloureuse et désormais stérile
Qu'enveloppe de suie un sordide horizon,
Les parterres mauvais aux flores de poison,
Les verbes corrompus, les chants mornes, la ville
Avec ses palais sourds et ses lourdes prisons
Et son ivresse obscène en des fêtes serviles,
Les scribes, les Malins, les princes de Sodome,
L'imbécile troupeau des dieux humiliés,
Le culte expiatoire et le rut expié
S'effacent dans la nuit que peuplent des fantômes.

J'ai connu le portique aux disputes oiseuses :
Sous l'arcade branlante où meurent des clartés,
Les rhéteurs solennels en leur stérilité
Trônaient et discutaient la vie impérieuse ;
Leurs bras tremblaient chargés d'un sceptre dérisoire,
Ils murmuraient des mots menteurs comme leur gloire,

Ils modelaient leur âme en coupe de mensonge
Qu'ils tendaient à la soif d'enfants ensorcelés
Ou, vantant le mystère inane de leurs songes,
Ils calomniaient l'ombre et le ciel étoilé —
Mais l'erreur et l'ennui troublaient leurs yeux voilés.

Arrachant le bandeau qu'ils m'avaient imposé,
J'ai vu grandir au loin la lumière réelle,
J'ai renversé leur temple et contre eux j'ai tiré
L'épée où l'aube claire éclate en étincelles.
Aventuriers enfuis hors des routes suivies
Où la vipère siffle aux replis des fossés,
Mes rêves orgueilleux ont salué la vie
Et sur ma bouche en feu j'ai reçu ses baisers.
Dès lors j'ai méprisé les rhéteurs et leur haine,
J'ai nié leur savoir, j'ai souffleté leurs lois —
M'auréolant d'azur et d'ardeurs souveraines,
Un astre m'éclairait qui combattait pour moi
Et, le front libéré du factice laurier
Dont me leurra jadis un rite puéril,
J'ai délaissé la ville adverse pour voguer
Parmi des océans d'orage et de péril.

Aux cris des albatros rauques et des mouettes,
J'ai doublé l'île noire et le cap des tempêtes ;
Ma galère vibrait d'insouci pavoisée,
Et trempait dans l'écume une proue enflammée...

D'autres terres montaient à l'horizon mouvant ;
Par les soirs écroulés en ruines sanglantes,
J'entendais, qu'apportaient les vagues et le vent,
Des carillons blessés et des plaintes tremblantes.
J'abordais — et voici qu'au seuil des cathédrales,
Des pontifes gemmés de sombres pierreries
M'offraient l'hommage obscur des hymnes augurales
Et leurs livres sacrés riches de théurgies.

J'ai voulu m'attarder à la sérénité
Qui tombe de l'autel comme une eau froide et calme
Et boire le silence à même ce Léthé
Où dorment des martyrs, des rayons et des palmes...
Mais les prêtres maudits proclamaient un néant
Pire que le néant des sages reniés,
Mais leurs hymnes pleuraient... pour m'y être attardé
J'ai ri — et ma galère a fui sur l'océan.

O contours indécis d'un songe qui s'efface :
Dans une brume lente où des orgues trépassent
L'île éprise d'encens et d'espoirs illusoires
S'éperd, et je n'ai pas retenu son histoire...

Les nuits suivaient les nuits, des étoiles nouvelles
Baignaient de feux d'argent la galère ravie,
Les midis embrasaient des cités assoupies
Aux ports tout frémissants de mièvres caravelles.

J'abordais — les marchands me vendaient à faux poids,
Parce que je raillais, refusant leurs prières,
Des bonzes ameutaient les Simples contre moi
Et les rois ordonnaient qu'on me jetât des pierres
Or, tranquille, tandis qu'ils crachaient leur colère,
Tandis que sur mes pas l'injure glapissait,
Sans frapper, je haussais mon glaive et je disais :
« Malgré les mages faux et les rois éphémères,
Celui-là seul est fort qui reste solitaire. »
Leur rumeur s'apaisait vaine et plus oubliée
Que les pas d'un enfant sur le sable des grèves ;
Je repartais, guidant ma galère cabrée
Parmi la brise et l'allégresse de mes rêves,
Plus loin, toujours plus loin vers la terre inconnue
Que ne troublera point le cri d'iniquité,
Vers le pays des fleurs et des fruits où les nues
Sont des oiselles d'or, de pourpre et de clarté.

Par un minuit d'automne et de flots désolés
La lune m'égara sur d'étranges rivages :
Des filles de Tanit chantaient un chant sauvage —
Et mon vaisseau périt aux plages de Thulé.

Les prêtresses m'ont dit la douceur des coussins
Que parfume un arôme alangui de paresse,
Fou stupide, engourdi par leur philtre et leurs seins,
J'ai trouvé dans leurs bras une morose ivresse ;

Leurs yeux lourds imprégnés d'ombre ardente et d'ennui
M'endormaient quand leurs mains câlines et traîtresses
Tissaient félinement un suaire de nuit
Et j'outrageais la vie en goûtant leurs caresses...

Pourtant j'ai fui malgré les larmes des Circé :
Rejetant le poison qu'elles m'avaient versé,
Déchirant mon linceul, j'ai reconnu la mer
Et je me suis roulé dans ses baisers amers.

J'errais, hélant parfois les barques rencontrées ;
Elles se pavanaient lourdes d'or, les pilotes
Criaient : « Eloigne-toi, tu sais les destinées
Et tu veux détourner vers la terre ignorée
Les esclaves peureux qui peinent sur nos flottes. »
Afin de m'enchaîner à leur avidité,
D'autres me promettaient des baudriers, des bagues,
Des domaines que pare un éternel été
Mais je nageais plus loin, par la vie emporté,
Seul, humant l'embrun rude et le relent des vagues,
Seul avec mon orgueil, seul dans l'immensité.

Enfin, un soir d'éclairs et de mer inquiète,
— La brise assoupissait ses murmures lascifs —
J'ai vu surgir la terre où tonnaient des trompettes...
Et les flots m'ont jeté aux griffes des récifs.

Les heures m'ont veillé sur ces roches arides,
Leur danse adolescente enchanta mon sommeil...
Quand l'aurore parut aux caresses splendides,
J'étais fort et je suis monté vers le soleil.
Alors la vie en fleurs, à ma voix accourue,
Me prit et je cueillis l'enfance du printemps...
Rieurs, si le vent frais baisait leurs formes nues,
Des éphèbes passaient qui montraient l'orient.
« Viens à nous, disaient-ils, nous allons conquérir
Les grands bois ocellés d'or tendre et d'ombre errante,
Nous aussi nous quittons la cité languissante
Où nos frères courbés ne savent que souffrir.
Là-bas ne règnent pas les marchands à faux poids
Ni les spectres des dieux engloutis au Léthé
Ni les rois insolents huchés sur des pavois,
Ni la loi qui soumet le Pauvre épouvanté —
Viens : nous découvrirons le bon fruit Liberté. »
J'allai content de vivre et d'entendre tinter
Les buccins rugissant une marche guerrière :
Notre espoir, devant nous, volait dans la lumière
Et les aventuriers se sont pris à chanter :

Des jours et des ans nous avons erré sur la mer —
Nous savons les soirs troubles et les aurores ingénues,
L'été nous grisa de splendeurs vives, l'hiver
Nous parla de naufrage aux banquises perdues...

Nous bravons les querelles du ciel et des flots sauvages,
La clameur de nos buccins et nos chants
Farouches comme des goelands
Narguent la vague, la trombe et les cris de l'orage...
Désormais nous bravons les récifs et les éclairs
Car nous avons vaincu la mer.

Nous avons vu des îles
Pressées, murmurantes d'oiseaux et pareilles à des songes
Elles offraient leur peuple bariolé, leurs châteaux-forts, leurs villes
Où des cloches sonnaient un culte de mensonge.

L'une perdue aux genets et aux brumes
Semblait une déesse palpitante sur les flots ;
Des magiciennes y conjuraient la lune,
Il y croissait des lys maudits et des pavots.

D'autres flambaient en rouges phares :
Les erreurs et les voluptes y brandissaient des torches,
Hagards, aux claquements des sombres étendards,
Des ascètes déments prophétisaient sous les porches ;
Puis des femmes passaient, pâles comme des saintes,
Tentantes comme des aventures,
Il s'élevait, lorsqu'elles dénouaient leur ceinture,
Un arôme d'airelle et de jacinthe.

Aux fous malicieux qui nous offraient les îles,
Aux femmes qui pleuraient et nous offraient leurs pleurs
Nous avons dédié la manne puérile
De rythmes où vivaient leur joie et leurs douleurs
Et nous avons conquis toutes les villes
Et nous avons cueilli toutes les fleurs.

Or ce passé s'endort aux plis morts de nos voiles,
Des aigles révoltés planent et nous appellent :
Hautain, vêtu de feu, de colère et d'étoiles,
L'avenir nous promet des victoires nouvelles ;
L'océan nous ennuie ainsi qu'une prison
Et nos vaisseaux vieillis pourrissent sur la grève
Car nous avons ouï, parmi l'ombre et les rêves,
La forêt bruissante au fond de l'horizon.

TABLE

Pages

Le Vers libre.............................. 5

Prologue.............................. 21

Armoiries d'Eglise 29

Les Enfants élus.............................. 31
Parsifal au Mont Salvat.............................. 34
Chanson d'hiver.............................. 36
Vers dorés.............................. 38
Maison de fous.............................. 42

Jeux sentimentaux 45

Fantôme.............................. 47
Dédicaces pour le Paradoxe de l'Amour...... 49
Ballade du vent qui passe.............................. 54
Impromptu.............................. 56
Des yeux.............................. 57
Chanson pour Hécate.............................. 59
Sérénade sur la rivière.............................. 61
A l'Inconnue.............................. 64
A l'Inconnue.............................. 65
D'après un portrait de Femme.............................. 66
Sonnet perdu.............................. 67
A merci.............................. 68
Nocturne au parc.............................. 70

AQUARELLES ET TAMBOURINS 73
Une Chanson du Pauvre.................... 75
Thulé.................................. 77
Tentations.............................. 78
Anadyomène............................. 80
Sensations.............................. 81
Chanson pour la Dame de la mer............ 83
Le Volt................................. 85
POUR LE TOMBEAU DE LÉON CLADEL....... 87
PETIT JOUR 91
In Memoriam............................. 93
La Révolte des Lys......................... 97
A Victor Hugo............................ 99
LA PETITE LIA 101
Nocturne................................ 103
Envoi.................................. 105
Aubade................................. 106
CRIS DE GUERRE 107
Songe.................................. 109
Orgueil................................. 111
Triomphale.............................. 114
EPILOGUE................................ 117

Annonay. — Imp. J. ROYER.